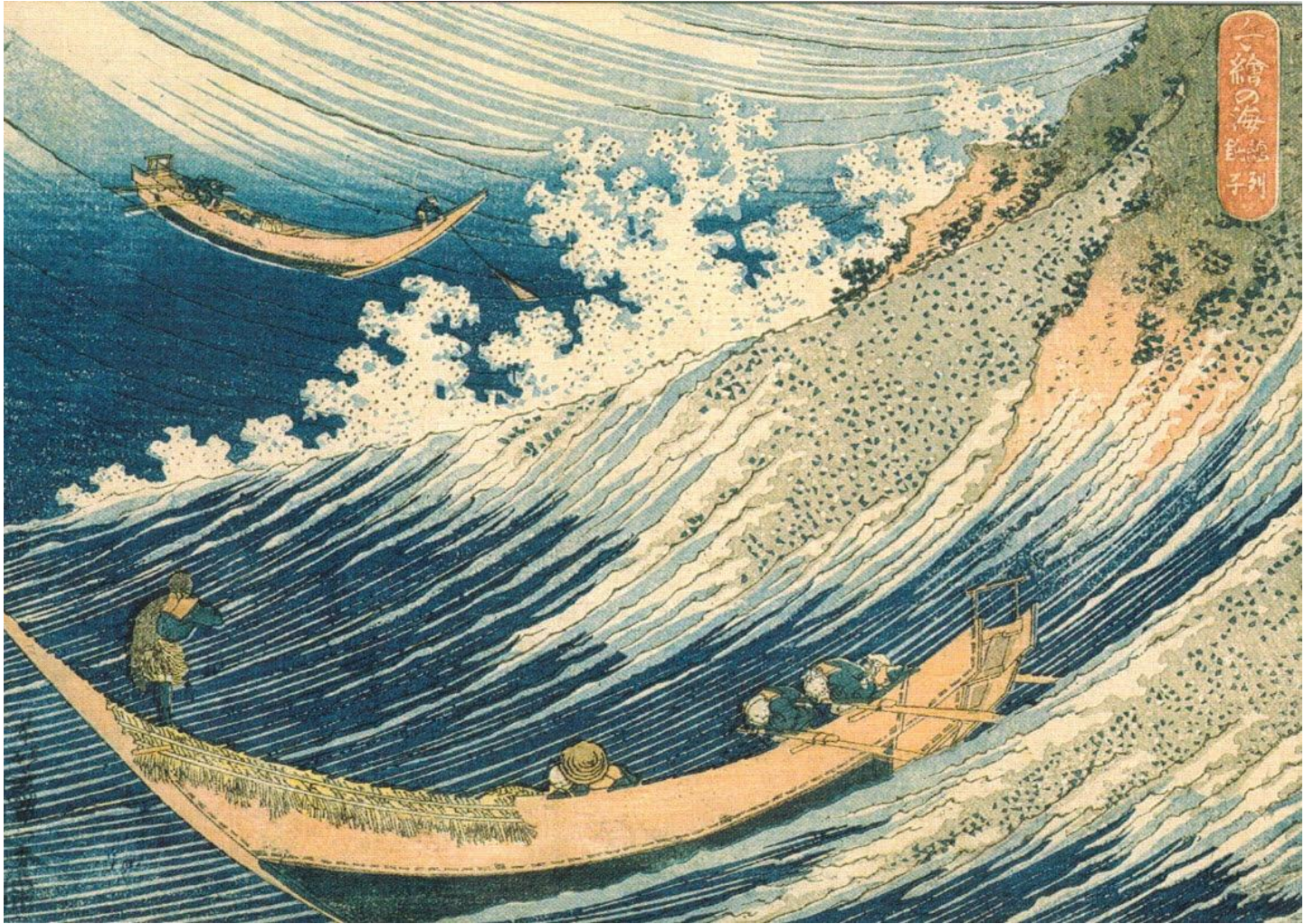


**D'OÙ JE POUVAIS VOIR
TON ÂME SCINTILLER**

Tome 3



Chôshi dans la province de Chiba

Katsushika Hokusai

Wilfrid Sébaoun

**D'OÙ JE POUVAIS VOIR
TON ÂME SCINTILLER**

Poèmes

Tome 3

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-35-1
© Les Éditions de la reine Mab, 2016

I

*Faith — is the Pierless Bridge
Supporting what We see
Unto the Scene that We do not —
Too slender for the eye*
EMILY DICKINSON

*Fede è sostanza di cose sperate
e argomento de le non parventi,
e questa pare a me sua quiditate.*
DANTE ALIGHIERI
Paradiso XXIV, 64-66

PRÉDICTION RAISONNABLE DEVANT LA MONTAGNE

Les confins du pays de la tristesse
Depuis bien longtemps m'étaient familiers ;
J'avais appris qu'un espoir déçu blesse
Mortellement un long rêve défié.

Moi, qui vais mourir, j'ai vu quelle chance
La montagne a offerte à ton salut,
Et je t'envie, car raison et souffrances
N'ont fait de moi qu'un mécréant vaincu.

Pendant que tu montais, le voile noir
Des litanies de ton cœur essuya
Patiemment les pleurs de ton pâle espoir,
Et un rêve nouveau se révéla.

Arrivée au col où la poésie
Est kaléidoscope où l'âme crie,
Tu interrogeras ta nostalgie
D'une frontière nue bientôt franchie.

Au-delà s'étendra une vallée
Où les fleurs de l'été te souriront ;
Tu ne craindras plus d'être abandonnée
Par tes chemins, sous un ciel sans pardon.

TÉMOIGNAGE FÉCOND

Voici que dans notre mémoire
Gémissent d'innombrables vagues
Qui ont bercé la Nef des Fous,
Vagues de nostalgies opaques
Qui s'offrent au sable des nuits,
Vagues de serments douloureux
Et d'artificielles attentes,
Brutales vagues de fatigue
Ébranlant l'œuvre de rachat
Des assassins de l'Albatros.

Comment pourrions-nous croire,
Sans ces preuves éclatantes,
Qu'il y eut des émeutes joyeuses
Des étoiles filantes,
Et que des chansons des fleurs de nuit
Franchirent l'horizon désert
Aussi aisément que des îles berceuses
S'ouvrissent sans regrets
Aux âmes en feu des orphelins ?

QUE SAIS-JE ?

Elle pleurait sur le quai.
Elle était l'amour,
Elle était la vie.

Il ne pleura pas quand le train partit.
Il était l'ignorance,
Il était la mort.
Serviteur du néant, il devint néant.

Que savait-il de lui ?
Que savait-elle d'elle ?

Puis-je appeler cela un poème ?
L'artiste qui prétend
Montrer toute nue la vérité
Ne peut-il être, parfois, à son insu
Quelque chose de plus qu'un charlatan
Qui fait rire gratis le destin ?

AVENIR HANTÉ

« Souffrir ou mourir ? » se demande sans fin
Un homme qui croit pouvoir choisir sa fin.
Le jeu, — tragique, — et burlesque, — a une fin.
Aucune main n'a écrit sur le mur : « fin ».
L'homme désire-t-il ou craint-il sa fin ?

Tenace, douloureuse, amère défiance
Qu'en vain la raison, aidée par l'espérance,
S'efforce de chasser de l'esprit de l'homme,
Tu viens de loin, de la fatidique pomme
Dont Ève et Adam imprudemment goûtèrent,
Faisant ainsi entrer la mort sur la terre !

Le vieux pécheur souffrant pèse, désolé
La vieille confiance en un Dieu de pitié,
Restée, amaigrie, dans le fond de son cœur
Couronnant une vie pleine de malheurs,
Et s'écrie : « Maintenant que je vais mourir,
Que puis-je imaginer du monde à venir ? »

Des rêves impurs errent dans des contrées
Où, veuves de Dieu, les âmes vont, voilées,
En quête des nuits qu'elles ont refusées.

Cet homme a recueilli des fleurs étrangères
Dans son jardin où bien des aubes suggèrent

À son cœur mécréant des pensées amères.

Cet homme, est-ce moi lorsque le temps viendra
Pour moi de quitter le monde d'ici-bas ?
Futile question, si Dieu ne répond pas !

PERSONNAGES FAMILIERS

Ils iront jusqu'au bord du fleuve étrange
Qu'on appelle la Mort, en notre langue,
En suivant de longs chemins détournés
Que leurs cœurs douloureux leur ont montrés,
Et ils contempleront des eaux fangeuses
En se souvenant des serments violés ;
Ils verront l'or et le plomb des nuages
De vieux rêves à deux tourbillonner,
Reflets fuyants, — à quoi bon le cacher !

Le fleuve étrange a une seule rive,
Trop proche, hélas ! l'autre rive est un rêve !
Les pèlerins le savent-ils ? Peut-être.
Marchons comme eux, ne nous réveillons pas !

FERMER LES YEUX N'EMPÊCHE PAS DE SAVOIR

Êtres humains ignorants
Des villes et des champs,
Hommes et femmes cruels
Sur la terre, en mer et dans le ciel,
Mortels pervers
Qui remplissez l'univers
De souffrances et de peurs,
Dites-vous sérieusement
Que votre Créateur
Est infiniment bon et tout-puissant ?
Si vous répondez oui, et si Dieu vous entend,
Et s'il est intelligent,
Il en rira jusqu'à la fin des temps.
« Si, si, si, si... » (Commentaire du Serpent.)

RAISONS D'UNE RÉSIGNATION

L'hiver sera dur, car dans le jardin
Il y aura une nouvelle source
De rêves en feu, ce sera la neige,
Le regard frémissant d'adieux amers
À la terre et au ciel que Dieu créa,
Selon l'Écriture, au commencement
Des temps, — des temps des mystérieux exils !

La fièvre du soleil ! souffrance impure
Que nos cœurs ne pourront ni partager
Ni fuir dans une attente imaginaire !
Nous aurons reconnu la neige sœur
Des âmes accablées de vains regrets
En entendant en elles murmurer
Les échos des jardins de l'autre vie.

Albatros las et blessé, le soleil
Va, sans un cri, vers l'océan caché
Par l'horizon du jardin de nos deuils.
La neige mourra en exil, — mais nous,
Pourquoi fermer les yeux et ne pas voir
L'au-delà de la joie d'une anémone ?

Avons-nous proféré un reniement
Inexpiable en voyant dans le jardin
La neige exilée promise à la mort ?

Pauvre soleil où d'avidés soucis
Essaie de percevoir l'art du printemps !
Aveuglement violente est la nature !
Les plaies du jardin saignent sous la neige ;
L'hiver sera dur, nous boirons le vin
Des illusions perdues jusqu'à la lie,
Nous aurons en vain défié les fantômes
Qui jour et nuit hantent tous les étés !

SŒURS DE LAIT SONT LA FABLE ET LA SCIENCE

Un bon observateur de la nature
Put filmer, au printemps, par aventure,
Un fin renard traversant à la nage
Une rivière, un œuf entre les dents
Pour nourrir sa renarde et ses enfants.
Le Créateur a fait les bêtes sages
À bien peu près comme Marie et Marthe !
La Fontaine a raison contre Descartes !

Croyez bien, lecteurs à l'esprit critique,
Que tout mon cœur espère véridique
L'anecdote lue dans une rubrique
D'un très sérieux quotidien britannique.

DEUX RENÉGATS QUI POURRAIENT SE REPENTIR

Que pourrions-nous encore partager
Si l'âpre été franchissait la frontière
Qui de la mort sépare la lumière ?
Les souvenirs du jardin enneigé ?

À quelles rêveries pourrions-nous dire :
« N'allons pas plus loin, laissons le hasard
Nous démontrer qu'il n'est jamais trop tard
Pour cueillir des fleurs que deux cœurs désirent. »

De quel soleil serait versé le sang
Dont il faut nourrir notre nostalgie,
Si pâle, hélas ! d'une éternelle vie ?
De la passion de la neige au printemps ?

Prononcerons-nous de vaines paroles
En fouillant le ciel où se cache Dieu,
Lorsque l'été, assassin aux yeux bleus,
Aura brisé nos cœurs épris d'idoles ?

QU'Y PEUT FAIRE LA CHARITÉ ?

Dans le jardin des illusions
Les jeux des enfants exaspèrent
L'âme angoissée par ce mystère
Qu'on nomme prédestination.

De son ciel nu, mélancolique,
Le soleil darde ses rayons
D'une âpre ironie sans réplique
Sur nos sombres méditations.

Pourquoi les uns, à leur naissance,
Ont-ils reçu le don de plaire,
Et les autres une existence
De solitude involontaire ?

Pourquoi certains font-ils souffrir
Les âmes que Dieu leur confie,
Et d'autres font-ils de leurs vies
Des sources de clair avenir ?

Ne pas espérer, ne pas croire
Qu'une âme, par sa charité,
Puisse acquérir dans la mémoire
De Dieu sa part d'éternité !
Quelle âme, sans se révolter
Contre une doctrine aussi noire,

Peut sincèrement méditer
Sur les secrets de son histoire ?

Que voient-elles dans le silence
De Dieu, les âmes des enfants
Qui jouent sous le soleil, gaîment,
Dans le jardin de l'inconscience,
Peut-être encore loin du temps
Des amers remords lancinants ?
Faut-il leur ôter l'espérance
D'un équitable jugement ?

Bien opaque est la vérité !
L'âme peut-elle concilier
La nuit de la philosophie
Et l'aurore d'une autre vie ?

LA NÉCESSITÉ DÉVOILÉE

Pauvres âmes privées par la nature
De la consolation d'avoir pitié,
Que saviez-vous de vos infirmités,
Avant de souffrir, par des nuits impures,
De solitude et de stérilité,
Sans le secours de prières obscures
Que votre rêve eût su vous enseigner
Si la nature eût pu être moins dure ?

UN SOIR D'ORAGE

Pourquoi céder, puisque n'a pas sonné
L'heure de traverser le dernier seuil,
À notre angoisse, à notre lassitude ?
L'été meurtrier n'aura pas raison
Du rêve patient d'une foi féconde.

Si nous trouvons en nous assez d'audace
Pour accomplir la Promesse de Dieu,
Venu l'hiver, nous serons l'un pour l'autre
Messager de la vie renouvelée.

N'aurons-nous pas frayé dans nos ténèbres,
Des chemins de surprise immaculée,
D'oublis fulgurants, d'attentes moqueuses,
Sans nous soucier des secrets des étoiles ?
N'aurons-nous pas brûlé les arbres verts
Dans la forêt des adieux sans remède ?

COURTE MÉDITATION D'UN MÉCRÉANT MAL-AIMÉ

Quelle dérision que les religions
Qui disent feinte une folie réelle !
Pour qu'on me croie véritablement sage
Il faut que je porte un bonnet de fou
Muni, bien sûr, de sonnettes bavardes !

Le carnaval est fini, mais si j'ôte
Mon déguisement je serai tout nu !
Honteux, je n'aurai plus qu'à espérer
Que l'étoile Ann sache guider vers moi
La sainte pitié d'une pécheresse.

QUESTION BÉANTE

L'apaisement de l'angoisse créée
Sous des paupières brûlantes
Par la mort qui attend son heure !
Tu oses le demander, l'espérer,
Sans le secours d'une rédemptrice,
Âme qui te vois défigurée
Dans ton véridique miroir !
Tu cherches sans relâche, il est vrai,
Le Dieu qui pardonne,
Mais ce Dieu est-il tout-puissant ?

PREUVES

Le chef du chœur des anges du Hasard
Pare l'avenir avec bien peu d'art ;
C'est avec bien du mal qu'il dissimule
Ce que sera de Dieu le crépuscule.

Bien en vain Pierrot et Polichinelle
Murmurent les noms de Dieu dans leurs cœurs ;
Dans leurs miroirs ils ne voient que la peur
De n'être plus rien qu'ombres éternelles.

Savoir que l'âme, œuvre du Créateur,
Sera jetée en pâture à l'oubli ;
Sentir en soi la Mère du Sauveur
Penchée sur l'avenir de l'infini !

UN APERÇU DU GOÛT DU DOUTE

Qui nous dira si nous pourrons vraiment,
Arrivés sur le seuil de l'autre vie,
Nous libérer de notre nostalgie
De ce vieux monde abondant en tourments ?

Dieu a pétri les humains d'une argile
Rebelle, et la chair répugne au trépas ;
La bonne foi de l'âme est difficile
À croire, sur le seuil de l'au-delà !

AVANT D'ARRIVER AU DERNIER SEUIL

Le chemin est long dans le noir
D'une orgie de prières ouvertes
Au murmure du désespoir
D'un cœur ténébreux que son mal déconcerte.

La nuit du cœur, la solitude des routes
Encouragent les démons
Qui, bravant Dieu de leurs bas-fonds,
Font l'éloge des reniements et des doutes.

Où menez-vous, raison, pensées lucides,
Qui concevez la patience infinie
Du Néant devant l'impuissance livide
D'un Ciel qui voit la Mort dévorer la Vie ?

Le chemin est long, car l'âme a peur
De ne pas voir à temps le Créateur
Qui vient au-devant d'elle avec le pardon
D'une vie marquée par de noirs abandons.

MAISON ENCHANTÉE

Les jours, les mois, les années passent,
La lumière de la rosace
Parle avec les cœurs face à face
Et console les âmes lasses.

Les doutes, les larmes, le sang
Qui tourmentent les mécréants
Se dissolvent au fil du temps
Dans l'ombre du vrai Dieu vivant.

Aux nuits de souffrance âprement se mêlent
Tant de souvenirs d'attentes en feu,
Sous la voûte sombre où une étincelle
Peut faire d'un cœur un bûcher furieux !

Suspendue dans la nef brille une étoile,
Vénus et Mars sont ses mystiques noms
Que la raison au poète dévoile
Sous le ciel de pierre en toute saison.

CELLE QU'ON N'APPRIVOISE PAS ET
QU'ON NE PEUT PAS OUBLIER

Regarde, même pour nous,
Qui n'avons fait que peu de bien
Sur la terre, il y a dans le ciel
Des oiseaux qui tissent l'avenir ;
Tu verras leurs sillages s'offrir
Aux rêves des mécréants
Sincèrement malheureux.
Regarde, il y a dans les nuages
Des souvenirs de chants de louange
De vieilles neiges joyeuses ;
Près de l'au-delà des larmes
Il y a des crépuscules tendres
Que les voyageurs mélancoliques
Voient s'abîmer dans la nuit.

La nuit, non les flots d'un deuil éternel,
Non le silence lourd d'un océan
Sans rivage, sans vent, sans horizon,
Non le désert où se perd toute voix,
Non la plaie absolue de la lumière
Où rêve de Dieu et vie se confondent,
Mais la nuit, la vraie nuit où s'acheminent
Vers le néant les âmes sans amour.

CONSCIENCE DE L'OPACITÉ DE LA DURÉE

Les yeux brûlants de souvenirs amers,
Ils se sont assis au bord de la mer ;
Leurs mains diront, d'une simple caresse,
Toute l'immensité de leur tristesse.

Deux âmes tourmentées par un amour
Qui n'a pas promis de durer toujours ;
Deux âmes en deuil de leurs espérances ;
Deux âmes créées pour une souffrance
Peut-être rédemptrice aux derniers jours !

La mer et Dieu ! mystérieux face à face !
Un souffle d'infini lentement passe.

Rêve renié par l'horizon désert,
Leur avenir plane au-dessus des eaux :
Naître et mourir dans un monde nouveau, —
Entre ces temps la durée d'un éclair !

UN PEU DE BON SENS

Pourquoi ne serais-tu pas encor
Ailleurs, et, dans ce cimetière
Un peu dans cette poussière
Qui compose ton corps ?

Ailleurs, dans le système solaire
Ou dans l'espace interstellaire,
Puisque rien n'est définitif
Dans les silences austères
De nos cœurs plaintifs.

Quels faits la raison opposerait-elle
Au cœur qui cherche une âme éternelle,
Puisque l'espace et la durée
Ne sont qu'ombres de nos pensées ?

QUELQUES MOTS SUR LE SUICIDE ET L'EUTHANASIE

Nous qui jamais ne vîmes du soleil
Que le côté éloquemment moqueur,
Comment aurions-nous pu croire aux mensonges
Qui prétendent la mort consolatrice ?
Nous la sentions ronger notre confiance
En un Dieu créateur d'une autre vie.

Peut-être diriez-vous, non sans raison,
Vaut-il beaucoup mieux croire la souffrance,
Qui nous montre une voie de délivrance ?
Si pleine d'ombre est la nue vérité
Que cherche l'esprit dans les apparences !

Je sais qu'il est trop tard pour réparer
Les anémones bleues de la rosace,
Bien que de souffrir elle soit si lasse,
Mais je nourris ma folie d'espérer :
Dieu ne pourrait-il un jour pardonner
Les larmes que les fleurs voient dans les glaces ?

NOSTALGIE DÉÇUE

Lune imaginaire perdue
Parmi les branches nues des arbres,
Que reste-t-il de ton regard
Qui séduisit tant de nuits pures
Dans les jardins d'Andalousie
Qu'on nommait maisons des croyants
En souvenir des émigrés
Que Dieu seul pouvait consoler ?

DEVANT UN HIVER AU REGARD SÉVÈRE

Voici revenus les jours de tristesse,
Plus familiers, plus âpres que jamais !
Mon cœur, s'insurgeant contre la paresse,
Fera-t-il parler l'âme qui m'aimait,
Afin que Dieu, qui est mère, la laisse
M'aider à faire un poème parfait ?
Suis-je né pour la mort et les regrets ?
Est-ce folie de croire à la Promesse ?

Ah ! nostalgie d'un nuage léger
Parant le ciel du jardin d'un poète,
Renaîtras-tu d'un lointain cri de mouette ?
Du gémissement d'un vent étranger
Craignant de souffler un jour en tempête ?
Ah ! nostalgie du temps d'être bercé
Par des rêveries qu'aucun deuil n'arrête,
Reviens ! reviens ! aide-moi à prier !

TÉMÉRAIREMENT IMAGINÉ À DEUX

Nous laisserons les tourments de nos âmes
Mûrir secrètement dans la mémoire
D'un Dieu de pitié que rien ne corrompt. —
Rien ! ni le temps serviteur du Néant,
Ni les pleurs amers des cœurs brisés
Que le Créateur tarde à consoler. —
Rien ! même pas le remords sans égal
D'avoir créé un monde où les humains
Doivent sans fin lutter avec le Mal.

Mais nous ferons à notre amour
Le don de toutes les souffrances
Que la Nature inflige au corps ;
Nous panserons, même sans l'illusion
De les guérir, toutes les plaies ;
Nous n'aurons peur d'aucune confiance ;
Bravant l'éché, l'hôpital, les remords,
Nous abolirons le silence.

CHANSON D'UNE DAME DE FRANCE

Bretagne des noires détresses,
Où le Destin à Tristan dresse
Un piège où un rêve se blesse
Et meurt : l'heure d'une promesse ;

Bretagne baisée par les flots
Où le sillage du bateau
Voluptueux d'Yseult bientôt
Sera au ciel un signe faux ;

Bretagne du fuyant mystère
Du pain des ombres et du vin
Changé en sang pur de la terre ;
Bretagne où l'âme en vain se plaint !

Prophéties d'un passé sans borne
Confiées aux forêts sans raison,
Poésies de Bretagne, où sont
Cachées les clefs de vos ciels mornes ?

Bretagne, île verte enchaînée
À l'immense mer pour toujours,
Quelle reine s'est révélée,
À tes yeux, en rêve changée
Par la sainteté de l'amour ?

TROUBLANTE PRÉSENCE CONSTANTE

J'entends, fasciné par le désespoir
Dont je sens s'avancer l'ombre glacée
Vers le cœur de mon cœur de mécréant,
Un bruissement incessant dans mon âme.
Souffle de forêts où les mots se perdent ?
Lamentations d'océans étrangers
Plus familiers, pourtant, qu'aucun oubli
Permis à mon cœur avide de paix ?
Le modifier me paraît impossible ;
D'où me vient, alors, le violent désir
De pétrir sans cesse et sans fin son masque ?

Frémissement d'une mémoire lasse ?
Mornes gémissements d'une conscience
Soumise à l'assaut de vagues fiévreuses
De regrets douloureux que rien n'apaise ?
Ah ! si c'était le murmure d'un sang
Qui s'efforce en vain de nourrir des ombres ?
Si c'était la révolte, hélas ! tardive
De ma conscience enhardie par la mort ?

Quelle indignation monte de ces flots
Tumultueux vers mon âme coupable !
Quelle protestation de ses victimes
Pourrait davantage éprouver mon âme ?

Ce gémissement qui me suit partout
N'aurait-il pas sa source dans ton âme,
Est-ce de moi ou de toi qu'il me parle ?
Ne fait-il pas d'un misérable infirme
Un corps certes souffrant mais bien vivant ?

Depuis longtemps ce banal phénomène
Auquel les médecins donnent un nom
Habite dans ma tête et me tourmente,
Mais en ce monde où la vie et l'amour
Doivent sans fin combattre l'Adversaire,
Pour tenter d'aller, dans deux âmes sœurs,
Vers l'autre vie, la paix et la lumière,
Peut-être ton âme est-elle venue
Dans ce gémissement sauver mon âme
Que menaçait l'infâme désespoir.

L'AVENIR DES AMANTS LUCIDES

Nous aurons peur en regardant la mer
Souffrir devant nous silencieusement,
Car le cœur ne peut oublier les temps
Où il s'ouvre en vain à un ciel désert.

Nous aurons peur du suprême partage
D'une solitude amère infinie,
Car ni la mort ni la mer ne s'engagent
À dire s'il existe une autre vie.

Nous aurons peur de n'être qu'un miroir
Où la mer se voit promise au néant,
Car le soleil, qui va vers l'occident,
Est chaque matin un nouvel enfant
De la nuit, mais, ainsi que nos espoirs
D'amour sans défaut, meurt, noyé, le soir.

II

*Que les fins de journées d'automne sont
pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la
douleur ! car il est de certaines sensations
délicieuses dont le vague n'exclut pas
l'intensité ; et il n'est pas de pointe plus
acérée que celle de l'Infini.*

CHARLES BAUDELAIRE

Le Spleen de Paris

COMME TOUJOURS, MALGRÉ TOUT

C'est le printemps, on va faire des crêpes,
Pour fêter le retour des rêves
En représentant par un joyeux symbole
L'exil et le retour des exilés ;
On mettra de belles fleurs de nuit
En face de tous les miroirs ;
Tant pis si au bal l'ombre de la mort
Invite le sang de la vie
Sans ôter son masque !

Mais, en fin de compte,
Qu'est-ce qu'un enfant d'Ève et Adam ?
Qu'est-ce qu'un rêve ?
Un peu de pâte préparée
Dans l'antique cuisine du Temps
Par les mains de Dieu ;
Qu'est-ce qu'un destin ?
La première épreuve du feu,
Puis le voyage,
Puis la seconde épreuve du feu,
Enfin la dispersion des atomes
Dans la mystérieuse Nature.

TRAGÉDIE DANS UN JARDIN SANS MUR DE SCÈNE

Elles envient celles qui leur confient
Des fragiles joies mêlées à des peurs,
Celles que Dieu fit sources d'une vie
Nouvelle mise au jour dans la douleur.

Leur cœur de femme esseulée ou stérile
S'efforce en vain d'oublier leur secret,
Car inlassablement le temps affile
Les lames sans pitié de leurs regrets.

Dans le regard pensif d'une statue
Chercher jour après jour l'amer aveu
D'un désir emporté par la mort nue,
Noire et glacée ? quel dérisoire jeu !

Une fillette avec sa poupée joue
À être la maman qu'elle sera.
D'invisibles pleurs coulent sur les joues
Des femmes sans enfant dont le cœur bat
Comme une cloche annonçant le trépas
D'une rêverie longtemps restée floue.
Inexorablement tourne la roue
Du Destin, car Dieu ne l'arrête pas !

PLAINTES SANS ORNEMENTS DE POLICHINELLE

Je suis ce que je suis ; ma vie entière
J'ai souffert en ce monde à ma manière.
Dieu, vieux et sourd, entend-il nos prières ?
Lui seul le sait sous son vieux ciel de pierre !

J'aurais aimé être né moins méchant,
Moins laid et un peu plus intelligent ;
Je suis, hélas ! bossu et mécréant.
Ayez pitié d'un vieux pantin errant !

Pour attendrir Dieu j'écris des poèmes, —
Labeur ingrat ! je ne sais si je sème
À la volée le bon grain ou l'ivraie,
De vains serments ou des promesses vraies !

L'Ange de la Mort me crierà un jour :
« Ton temps est fini d'attendre l'amour !
De toute Sylvie lointaine est la main !
Nul ne peut échapper à son destin. »

APRÈS-MIDI D'UN JOUR DU DÉBUT DE L'ÉTÉ

Comme décidée à défier
Mes rêveries, la mort s'avance
Dans les ombres des marronniers,
Dans le jardin où ma conscience
A peur de m'entendre renier
Dieu rencogné dans son silence.
Mon âme inquiète crie « pitié ! »
Mais le soleil de Paris lance
Du ciel nu des regrets d'acier !

ART POÉTIQUE DE POLICHINELLE ?
NON ! AVEU, PEUT-ÊTRE UTILE

Accuser le hasard ? quelle bêtise !
La vérité, s'il faut que je la dise,
C'est qu'un jour d'un lointain fatal été
Dans mon âme impie se sont déchaînés
Les plus violents de mes démons masqués ;
J'étais né trop méchant pour m'en méfier.

Maintenant, j'écris des lettres ouvertes
À un Dieu de pardon et de pitié,
Et aux inconnues, pour que soit offerte
Aux vieux poète une chance d'aimer
Sans faire souffrir, — et d'être sauvé.

LES DONN MYSTÉRIEUX D'UNE RÉDEMPTRICE

Ni les stériles rêveries
De mon âme dans les jardins
Où elle va semer des grains
Aptes à fleurir l'autre vie ;

Ni les nourrissantes douleurs
Offertes aux vraies nostalgies
Des jardins où la nuit oublie
Les vieux reniements de mon cœur ;

Ni le chuchotement des ombres
Qui prient jour et nuit dans mon sang
Sans altérer le jugement
Des jardins aux échos sans nombre ;

Ni la rosée ni les buissons
Des jardins de nos espérances,
Ni l'angoisse qu'un coup de lance
Fait mère d'un divin pardon ;

Ni le soleil ni les rosaces
Qui rendent glorieux l'occident ;
Ni la voix du buisson ardent
Ouvrant un libre face à face ;
Ni la lumière née des yeux
Berceurs de la mère de Dieu !

INVOCATION À LA LUNE DES POÈTES SOLITAIRES

Ô lune, sublime sœur
Des Ophélie offensées,
Confie-moi ce que révèle
Aux amantes de la nuit
Le souffle peut-être mortel
De l'étang où les pâles corolles
Des nénuphars à tous offrent l'oubli.

Ô lune que les hurlements
De mes frères loups apitoient
Certainement,
Dis-moi ce que tu sais des voies,
Plus mystérieuses mille fois
Que toi,
Que se fraye le Créateur
Dans la profonde nuit des cœurs.

Ô lune raisonnable
Figurant la Madone dans les retables
Des peintres au cœur si lourd
Qu'ils doutent de l'existence
Réelle de l'Amour,
Me diras-tu ce que tu penses
Des Hamlet qui défient
Dieu et la vie ?

DIT AUX FLEURS COUPÉES DU QUAÏ AUX FLEURS

Loin, loin d'ici gémit la mer,
Et c'est déjà l'hiver !
Longue, longue est la nuit !
Dans le triste ciel de Paris
Le soleil roule et roule
Aveuglement comme une boule
De suie, de suif, de soif, de défi,
Je l'ai déjà dit,
Vers l'abîme sans merci,
Le jour qui se lève
Sur un monde ennemi du rêve.

C'est la vérité, la chaste vérité ! —
Qui toute nue se promène
Au bord de la Seine
Comme un fantôme né
Un beau jour du dernier été.

UNE FEMME SANS ENFANT DANS LE JARDIN

La tristesse de tous les soirs
Enveloppe de gris son âme ;
Dans son ventre s'éteint la flamme
Pâle d'un éphémère espoir.

Le temps pour concevoir n'est guère
Sensible aux désirs sans raison !
— Enfuie est la verte saison !
Jamais elle ne sera mère !

Stérile épouse du malheur,
Elle avoue sa peine aux statues,
Maintenant qu'elle sait venue
L'heure des regrets et des pleurs.

Elle avait cru pouvoir attendre
« Le bon moment », comme l'on dit.
Hélas ! le temps est sans merci !
Son attente n'est plus que cendres !

UN JOUR DE L'HIVER DANS LA FORÊT DES SOUVENIRS

Des arbres vivants offriront leurs branches
Sombres et nues à des rêves errants
Dans la forêt où dorment ces étangs
Gelés vêtus d'une neige trop blanche
Pour ne pas être un piège que la Mort
Tend à l'Amour, qui se croit le plus fort.

Le soleil, résigné à mourir seul,
Ouvre lentement, de ses rayons pâles,
Les nids secrets d'un rêve qui râle
Et n'aura que la nuit comme linceul.

Le soleil ? — Un fantôme aux yeux de flammes
Cherchant sans répit, dans le monde, une âme
Que la Nature ait faite rédemptrice
D'un être né d'un insondable abysse, —
Une plaie souillant le ciel de l'hiver
D'un sang qui ne peut atteindre la mer.

Je sens monter un souvenir livide
Sur l'horizon de ce matin défié
Si imprudemment par mon cœur avide.
— Pervers mirage dû à l'art perfide
Et ingénieux d'un rêve abandonné ?

UN POÈTE MALADE À SON CŒUR

Pourquoi trembler, pusillanime cœur ?
Si loin de nous passera le montreur
Du vent paré d'innombrables douleurs !

Je te l'ai dit cent fois au bord du rêve
Qui, comme une vie aveugle mais brève,
Coule sans un cri quand la nuit s'achève.

Affronterons-nous en mentant le seuil
De l'autre vie, bien qu'impurs soient les deuils
Entretenus par notre fol orgueil ?

Avons-nous renié le Dieu qui console
L'âme que la chair sans oubli désole
Et qui sent qu'en elle une aube s'étiole ?

Pourquoi trembler puisque le Créateur
A toujours pitié des pauvres pécheurs
Repentants qui prient les yeux pleins de pleurs ?

ŒUVRES D'OMBRES

Inscriptions à l'encre de Chine.
Couronnes de papier doré.
Douleur promise aux trois étoiles
Dans ce dévoilement amer
Qu'est la triste Chanson du Saule.

Sceau sans mystère des années,
Labyrinthe où des larmes nues
Errent sans rencontrer les lèvres.

Nudité de la solitude,
Ignorance de l'ignorance,
Traîtrise de la lâcheté,
Quel trio sur la scène sombre
Où l'âme montre sa détresse,
Mais ne saurait tromper la mort !

L'âpre éclair qui seul peut parler
Face à face avec le néant.

L'horizon de l'oubli engendre
Angoisse de l'âme incertaine,
Cheminement vers le néant,
Attente aveugle, douloureuse,
Planant au-dessus du chaos,
Houle que nul ne peut convaincre

De cesser de parodier l'aube
D'une imaginaire autre vie.

Qu'on murmure ou crie à tue-tête
Il était un petit navire,
On ne corrompt pas les Destins.

Roses de la fin de l'été
Bercées par une nostalgie
Qu'une ombre mystérieuse effeuille.

Peut-être vaut-il mieux laisser
Les raisins noirs de la mémoire
Pourrir, sous un ciel sans parole.

HIVER HANTÉ

Ni cendre, ni fumée, ni flammes !
Un feu étrange étreint mon âme,
La nuit.

Les âmes de mes mortes
Se plaignent tout bas
Dans mon cœur las ;
Mon sang plein d'ombres bat
Sans faire de bruit.

Il ne reste qu'une porte,
L'oubli ;
Qui l'ouvrira ?

EN PENSANT À *LA VALLÉE DES OSSEMENTS*

Tant que je vivrai, qui me convaincra
Que ton silence à mon cœur deviendra
Preuve que l'on ne peut nier ton silence ?
Jérémie montrant Rachel dans Ramah ?
Le Buisson Ardent qu'entendit Moïse ?
La Nostalgie où les rêves s'enlisent ?
Qui comme toi hante les horizons
D'où toutes les voix du désert m'appellent
À sourire aux échos féconds des nuits ?

AUBE D'ANGOISSE

Sur l'autre rive est descendue la brume
Obstinément bâtisseuse de rêves
Emportés par les flots du fleuve sombre.
À quoi bon ! Devant nous la dernière heure
De notre vie sur la terre est aveugle
Et coule et coule à la nuit éternelle
Sans éveiller les craintes de notre âme.
À quoi bon ! Le cœur humain s'abandonne
Si facilement à son espérance
D'oublier un jour ses longues souffrances
Et d'être consolé dans l'autre vie !

Le big bang, la durée, la fin des temps,
L'Âme du Monde ? Insondables mystères !
Sur la rive où claire est la solitude,
La Philosophe rit, mais le cœur pleure !

LA MORT DU MAUVAIS ORPHELIN

Il n'y aura bientôt plus que toi
Se tenant debout au pied de ma croix
Érigée dans mon cœur de défaillante foi !
Tu prieras le Dieu qui pardonne une fois,
Dix fois, cent fois, un nombre infini de fois ;
Tu pleureras, — mais entendras-tu ma voix
Te crier : « pourquoi, pourquoi
Es-tu partie sans moi
De ce monde où tu me vois
Mourir sans toi ? »

D'UN VIEUX POÈTE À SA MÉLANCOLIE

Familière mélancolie
Des rêves errants sur la mer,
Laisse à mon cœur las et amer
L'art de sa lucide folie.

Laisse-moi longuement prier
À ma solitaire manière, —
Dieu n'entend-il pas les prières
Des cœurs par l'amour oubliés ?

La mer murmurante n'emporte
Vers l'abîme ni le sommeil,
Ni la nostalgie du soleil,
Ni les deuils violents de mes mortes !

Tu sais bien qu'un espoir déçu
Est une blessure profonde
Quand le cœur se sent seul au monde ;
N'abandonne pas mon cœur nu !

UN SOLEIL D'HIVER AUX POÈTES

Soleil, je n'attends pas qu'on me révèle
Le mystérieux motif de mon exil ;
Acharné pèlerin vêtu de gris,
Je vais dans le ciel blanc vers mon destin ;
Que pourrais-je offrir de plus que le souffle
D'un silence hardi à l'aube en fleurs ?
Quel autre enfant de la nature pleure
Aussi calmement des rêves en feu ?

— Jérusalem, horizon de mon sang,
Je me vois mourir et renaître en toi ;
En vérité, la Mer Occidentale
Qui attend, promesse unique de Dieu,
C'est toi, depuis la création du monde.

— Et si je n'étais que le rêve errant
D'une simple flamme ou d'un nid de flammes,
Prosaïquement vêtu de fumée,
Quelle mer s'ouvrirait à l'âme nue ?
La savante mort ne révèle pas
Au pécheur les secrets de la nature !

Ah ! Dieu, n'entends-tu pas les cris violents
Que l'incertitude arrache à mon âme ?

UN EFFET DU BESOIN DE RÉPARER

Non ! les regrets ne sont pas inutiles,
Ils font trouver des mots que Dieu entend,
Au-delà des pensées les plus subtiles,
Comme une mère au sommeil très fragile
Entend s'agiter son petit enfant.

Les souvenirs douloureux d'une vie
Fécondent le jardin secret du cœur
Où le jardinier cultive des fleurs
Destinées à parer des poésies,
Temples où librement on pleure et prie.

Des années perdues rien n'est pur silence :
L'âme résolue à souffrir pour le bien
Boit dans ses remords le feu qui la soutient.
Par des chansons adoucir des souffrances !
Ce métier autant que le monde est ancien.

À L'ORPHELINE IDÉALE

Puis-je sans mentir à la terre entière
Affirmer que je suis un feu vivant,
Si je ne suis pas malgré pluie et vent
La source obstinée d'un peu de lumière ?

Non ! — Dans la nuit qui oppresse ton âme,
Je peux nourrir la mystérieuse flamme
Qui te guidera vers Dieu ! — De mon sang
Je suis rêve, amour ! — Je défie le temps !

CONFIDENCE ÉCOUTÉE PATIEMMENT
PAR UN SOLEIL COUCHANT

Aux jours lointains de mon enfance cruelle
Les petites filles disaient à leurs poupées
De prendre bien soin des ciels de leurs marelles
Pour conjurer le péril d'être abandonnée
Plus tard par un mari au cœur infidèle,
Car la Vierge Marie n'est pas une fée.
Maintenant, vieux, accoudé sur la margelle
D'un puits sans eau, je scrute ma destinée ;
Je vois pâlir une espérance bien frêle
Déjà dans mon âme pourtant décidée
À chercher une rédemptrice réelle
Malgré l'ironie sans pitié des années.

CHANSON DU NUAGE CONFIDENT
D'UN POÈTE MALHEUREUX

Les dons que tu as demandés
Que valent-ils, en vérité,
Comparés à l'amour sauveur
Qui rayonnera de ton cœur
Quand le pardon et la pitié
Transformeront toute douleur
En murmurante nostalgie
Berçant les secrets de la vie.

VÉLÉDA

Ô visiteur amoureux du jardin,
Laisse, ou plutôt fais errer ton esprit
Des symboles que font vivre ses mains
Aux charmes que Dieu en son corps a mis !

Allégrement vagabonde, aujourd'hui,
Dans cette allée, seulement en esprit,
Puisqu'elle n'est plus que femme de marbre,
Elle vivra plus longtemps que les arbres
Dans ce jardin où tu rêves peut-être
Guettant un passé qui tarde à renaître !

BONTÉ MYSTIQUE

Ces mains auraient su pardonner
L'inconsciente perversité
Des orties et des ronces.
Aurait-elles tressailli
En devinant les prophéties
Des trèfles à quatre feuilles
Ou celles des marguerites ?

Au bord des chemins du rêve
Elles ont éprouvé la force
Du pardon et de l'oubli ;
Ni les plaintes de la nuit,
Ni les lumières et les ombres
Des ans ne les ont flétries.

Quelle greffe est plus fidèle
Que ces mains plusieurs fois baignées
Dans des sources de vent violent ?
Ô Nature à qui Dieu confie
Les secrets de la Création,
Révèle la bonté
De ces mains aux enfants de Sion.

UN SACRIFICE ÉTERNEL

Dieu, peu héroïque artiste,
Pour se prouver qu'il existe,
Veut un quotidien martyr.
La rosée, joyeuse et triste,
Consent à le lui offrir.

Une aube de l'avenir
Du jardin des réprouvés
Peut-elle vraiment finir
Sans l'oubli des pleurs versés ?

La rosée, séduite, lance
Un défi pâle au silence
De Dieu, et dit en substance :
« Les pleurs, soit, mais la souffrance,
Quelle âme peut l'oublier ?
Le soleil me fait mourir
Et la nuit me fait renaître,
Mais quelle souffrance d'être
Instant qui ne peut fleurir !
Ma nouvelle vie commence
Et déjà la mort s'avance
Sans me cacher son désir !
Je vis le temps d'un soupir ! »

SUR LA PLACE DE L'OMBRE INCANDESCENTE

Le cérémonial, comme il convenait,
A été décidé presque parfait.
Mais qui sait comment vont être vêtues,
Pour chaque côté, les attentes nues ?

Dans le peuple règne un silence lourd
Aussi profond que l'adieu des tambours
À l'âme du roi exilé au cœur
Du tragique pays de sa naissance,
De son enfance heureuse et de ses noces.

Quel abîme entre Dieu et la pitié
Qui ne crie pas du fond des cœurs des hommes
Quand sur l'échafaud le jour s'est levé,
Quand une vengeance aux yeux durs qu'on nomme
Justice attendue, si effrontément,
Va être accomplie en versant le sang !

POUSSIÈRES ET VENT D'ÉTÉ

Au-dessus de nos cœurs tournent sans cesse
Les ombres des regrets et des remords.
Vont-elles dévorer deux cœurs que blesse
Le poignard qu'au Mal le Créateur laisse,
Le bec du Temps serviteur de la Mort ?

N'avons-nous donc jamais rien fait d'utile
Sous ce ciel triste où pleurent les étoiles,
Jamais réconforté un carrelet
Abandonné aux fureurs des tempêtes
Et, en dépit de son ressentiment,
Tendant ses bras à la mer qui se tait ?

Avons-nous mérité cette misère
De nos cœurs las, affamés, solitaires,
Gémissant dans leur nuit comme des loups
Que l'ironie de la lune rend fous ?

Avons-nous gaspillé la grande aumône,
La lucidité, que le malheur donne ?

Avons-nous commis le sombre blasphème
De renier le cœur d'un Dieu qui nous aime ?

N'avons-nous fait que nourrir un délire
Dans un monde où tant de douleurs sont pires

Que notre douleur ? N'entends-tu pas rire
L'Adversaire de Dieu, dans son empire ?

Ne saurons-nous pas avant de mourir
Cesser un peu de nous faire souffrir ?

Cœurs à la fois fidèles et félons,
Laissez-nous espérer votre pardon !

SOUS UN CIEL DUR

Sens-tu, comme moi, nos mélancolies
Se fondre dans un lieu imaginaire
Où la rosée, devenue familière,
Nous expliquera comment elle oublie,
En renaissant, les occultes prières
Qu'aimaient les fleurs dans ses anciennes vies ?

Abandonneras-tu aux arbres nus
La douleur d'attendre un vent de réveil
Dans une forêt ivre de sommeil
Et d'angoisse, où les nids ne chantent plus ?
Renieras-tu ce que ton cœur a cru
Si longtemps défi aux sources pareil ?

Vois, comme moi, l'été de mon enfance
Rire sur le seuil de l'âpre souffrance
Qui nous attend si Dieu n'a pas pitié
D'âmes marchant sur de mauvais sentiers.
Tout est retour dans l'ombre de la vie,
Rêve toujours lointain, nostalgie — ou folie !

LET'TRE OUVERTE

Je viens accompagnée par un torrent
De souvenirs vraisemblables
Qui tourmenteront nos âmes
Et pourtant leur promettront
Dans le miroir que Dieu leur tend
La pure lenteur de la nuit
Et la pâleur de l'aube
De nos incertains avenir.

ELLE ET LUI SÉPARÉS

La misère et des cendres
Dans leurs deux cœurs trahis !
Au lieu d'un amour tendre
La lie d'un rêve aigri !

Une pluie glaciale tombe
Sur des jardins dont les fleurs
Sont devenues fleurs de tombe
Et ont perdu leurs couleurs.

La dernière heure sonne
Soudain dans un lointain
Où l'été et l'automne
Déjà ne font plus qu'un.

Si profonds sont les mystères
Des racines de l'amour !
Perfide est le don de plaire
Car la mort gagne toujours !

Si lourdes, si amères,
S'acheminent vers Dieu
Les larmes des prières
Qui naissent dans leurs yeux !

Ah ! comme est impitoyable

La solitude qui vient
En hiver ouvrir l'Étable
Aux neiges sans lois ni liens !

LA MER ET LA NUIT

Le Mer offre son bronze au lourd marteau
Du Temps que n'émeut aucune chimère ;
Ses gémissements sont vaines prières :
L'âme du Temps est l'âme d'un bourreau ! —
Peut-on espérer fléchir la nature
Du Temps qui donne à la Mort sa pâture ?

La Nuit, séparée des rêves nés d'elle,
Berce les pensées des chercheurs de Dieu
Souffrants, en deuil d'espérances réelles
Anéanties par la Mort sous leurs yeux.
Dans les bras de la Nuit, l'âme mystique
Sait entendre les noms du Dieu unique !

Le crépuscule est arrivé sans bruit,
Le ciel est désert, le soleil a fui !
Les êtres seuls sont perdus : la Mort suit
Le Temps, son serviteur, et les détruit.
La Mer s'apprête à s'unir à la Nuit.
La prudence, parfois, porte des fruits !

CE QU'AURAIT PU DIRE LA MARCHANDE

Pauvre enfant ! tu as peur
D'une trouble douleur
Et négliges des fleurs
Offertes à ton cœur !

Plus tard, ce lâche cœur
Pétri par les malheurs,
Devra verser des pleurs
D'éternelle douleur.

Car le destin du cœur
D'un lâche mécréant,
Sans amour rédempteur,
N'est que nuit et tourments.

MYSTÈRE DE LA PRÉDESTINATION

Mon âme s'est obstinée
Toute ma vie à mentir
À mon âme condamnée
Sans recours à se punir.

Le Créateur révélera-t-il
Dans quel dessein obscur et subtil
Il a tiré du Néant
Cette âme de mécréant
Que la Mort, incorruptible, appelle
Aux chemins des douleurs éternelles ?

UN SOIR DE SOLITUDE À DEUX

Une attente bientôt sans feuilles vertes
Vient de s'ouvrir aux plaintes d'une cloche ;
Le soir descend sur une plaie ouverte ;
Les rêveries des jardins s'effilochent.

Le bourg dépérit, son âme est à vendre,
Une ombre en feu envahit les jardins,
L'Archange déchu se frotte les mains :
Le feu s'éteindra, restera la cendre !

Le silence gris du ciel encourage
Des fantômes nus à renier l'amour
Qui les eût sauvés de l'abîme sourd
À la douleur de l'âme et à sa rage.

Aussi bien que nous, Dieu, de ses nuages
Entend le chœur des fantômes crier :
« Voix des déserts, prophétiques mirages,
Pourquoi nous avez-vous abandonnés ? »

COUSU DE FICELLE NOIRE

La vie dans l'autre monde est-elle
(Si elle est réelle)
Plus belle
Que celle
D'ici-bas, qui, hélas ! appelle
La mort « compagne fidèle » ?
Aucune nuit ne le révèle.
« Pas de nouvelles, bonne nouvelle. »
Réponse un tantinet cruelle
À une question éternelle !

PASSION

Il fut un moment la promesse
Ardente dans un cœur désert
Proclamant que toute détresse
Dure à peine plus qu'un éclair.

Était-ce un soleil nostalgique ?
Le rêve d'un jardin caché ?
Le retour d'une attente unique ?
Ce n'était, hélas ! qu'un bûcher.

C'était une promesse vaine,
Un faux Phénix plein d'illusions
Qui n'engendre qu'amères peines.
Quelle destinée, sa passion !

UNE NUIT DE PEUR SANS BONNE RAISON

Sur le vieux jardin s'est déchaîné
Le lourd torrent d'une pluie sauvage.
Une angoisse neuve a envahi
Arbres et statues sous le ciel sombre.
Quels gémissements cache la pluie !
Quel rêve serait né d'une nuit
Où l'infini et l'amour sont seuls
Pour lutter nus avec le néant ?

Mais du jardin la mémoire est fille
Priviligée de celle de Dieu !
Le jardin vit et la pluie violente
De cette nuit n'est pas immortelle !

JEUX D'OMBRES ET DE LUMIÈRES

S'il arrive que dans les rues
Tombe la neige des adieux,
Dans le Jardin l'ombre de Dieu
Se noue aux ombres des statues.

Si la neige née dans les nues,
Tombée sur les cimes prend feu,
C'est que Dame Nature veut
L'heure de la mort toute nue.

MADRIGAL BANAL

Ah ! la maladie, la mort, la souffrance,
Nos ennemies, nous les connaissons bien !
Les combattre ensemble est notre espérance,
Fruit de l'amour, notre souverain bien.

La solitude est la stérile sœur
Des reniements qui séduisent nos cœurs ;
Laide, bossue comme Polichinelle,
Elle rit faux, mais on ne rit pas d'elle !

L'UN COMME L'AUTRE

Nos regrets ont les yeux d'une statue
Et le regard pénétrant d'un fantôme.
Des rêveries qu'aucune nuit n'a vues
Révéleraient leurs pernicious royaumes.

L'Adversaire me pousse à te tenter.
Je risque à ce jeu de perdre ton cœur ;
Si tu savais toute la vérité,
Que resterait-il de notre bonheur ?

APPARITION AU CRÉPUSCULE

Tu reviendras souffrir sur la terre ;
Tu sauras conjurer mes démons ;
Je verrai dans tes yeux la lumière
D'un entier définitif pardon.

Par la pauvreté de mes prières
Est nourri le feu de la pitié
Comme est nourri par le jardinier
Un joyeux feu de feuilles tombées
Des arbres pensifs dans les allées.

Je suis rassuré : tu m'as fait voir
Qu'il y aura encore des arbres
En hiver, dénudés, pour me dire
Les secrets douloureux des jardins.

Mais avant d'écrire à l'encre rouge
Le mot « fin » au verso de la page,
Je voudrais oublier l'amertume
Des jardins qui ne voient que les ombres
Des prières nées dans un cœur nu.

III

*Qual è colui che sognando vede
che dopo l' sogno la passione impressa
rimane, e l'altro a la mente non riede,
cotal son io, ché quasi tutta cessa
mia visione, e ancor mi distilla
nel core il dolce che nacque da essa.*

DANTE ALIGHIERI

Paradiso, XXXIII, 58-63

LE PRIX À PAYER

Nous oublierons, nous oublierons
Les pierres noires entassées
Sur les rives nues de pensées
Que renierons nos cœurs poltrons.

Mais de quelle attente les heures
Que les cloches n'ont pu sonner
Pourront-elles se consoler ?
Si longues sont les nuits de leurre !

Nous aurons appris à expier
Notre misérable paresse.
Jamais le chant du coq ne cesse
Dans le Jardin des Oliviers.

Nous aurons un jour le courage
De nous dire la vérité
Sur tous nos malheurs mérités
Et continuerons le voyage.

AVEU

La nuit entrouvrit sa robe de fer,
Révélant un corps par la lune orné
Cruellement de nuages lépreux.

J'ai longtemps voulu, j'ai longtemps rêvé
Ne partager que des rêves féconds
Avec les statues des jardins d'attente.
Hélas ! leur ciel s'est ouvert aux nuages
Venus de ce monde inconnu qu'on appelle
L'au-delà des étés sans miséricorde.

Nous aurons vu tant de larmes courir
Au ruisseau libéré par notre rêve !
La tristesse nue d'un jardin sans Dieu
Affaiblit l'art de la méditation.

Pour trouver tout le sens de la Promesse
Il faudra guérir l'âme du Jardin,
Greffer son soleil, purifier ses pierres,
Ôter de son ciel les étoiles mortes.

MAXIME

Peu de gens peuvent à loisir
Choisir
Entre s'efforcer de paraître
Ce qu'ils voudraient être
Et s'efforcer d'être
Ce qu'ils voudraient paraître.

APRÈS AVOIR DÉTACHÉ UNE BARQUE
PEUT-ÊTRE INUTILE

Je t'ai vue t'en allant vers l'autre rive
Précédée d'une étoile ensanglantée ;
Brutalement la nuit était tombée
Sur la mer nue dont la raison nous prive.

Nous rencontrerons-nous sur l'autre rive
Où erre sans fin l'âme dépouillée
De la chair que Dieu lui avait donnée
Et dont la mort à tout jamais la prive ?

Mon âme souffrira sur l'autre rive
Éternellement peut-être s'il faut
Chercher tes pleurs, cet unique fardeau
Dont durement ton silence me prive.

Ignorants et savants, sur l'autre rive,
Sont également dans les mains de Dieu ;
Ah ! vanité des craintes et des vœux
Si nos péchés d'une vraie foi nous privent !

NEIGE AU VISAGE CHANGEANT

Tu fus ce qui n'est plus depuis longtemps,
Neige éternelle épouse du printemps ;
Tu n'es plus que regrets tourbillonnant
Dans le lit ténébreux d'un vieux torrent !
Lorsque parut cette promesse ardente
Qui changea le ciel désert en jardin
La nuit offrit tout son sang aux humains ;
L'aube te voit exilée, suppliante !

Neige qui fut le soleil rayonnant
Sur la montagne où nul espoir ne meurt,
Console le cœur du vieux mécréant
Qui ne sait pas se reconnaître enfant
Cherchant les yeux de sa mère mourante
Dans le miroir que le jardin lui tend !

CHANSON POUR LE DERNIER JOUR DE
TOUTES LES SEMAINES

Un songe vient, des racines secrètes
De l'avenir où tout semble mentir,
Hanter le seuil de la mort toujours prête
À ouvrir sa porte à qui veut mourir.
Un songe ? — Un madrigal où l'art s'entête
À chanter la vie qui ne peut finir
Si l'âme et le corps célèbrent la fête
Imaginée par Dieu pour les unir.

L'AU-DELÀ DE CETTE VIE, DANS UN RÊVE

C'était une autre vie, une des vies
De pureté dont ont la nostalgie
Bien des cœurs blessés imaginatifs
Comme des hiboux à l'ombre des ifs.
Le lierre mourant au fond du jardin
Sur le vieux mur où il s'est attaché,
Défiant l'avenir comme le passé
D'un rêve dont nul ne connaît la fin, —
Avions-nous besoin d'un autre symbole
Pour reconnaître un rêve qui console
Deux âmes séparées par un destin
Moqueur ennemi de toute espérance ?
Le jardin approuvait notre silence.
C'était au mois de juillet, un matin ;
Les ardentes fleurs et le vieux soleil
Riaient et veillaient sur notre sommeil.

CHEMIN ARDENT

Mon imagination m'emporte
Vers l'horizon d'un deuil parfait,
Puis-je dire ce que je sais
Vraiment des songes de mes mortes ?

Mon esprit est de bonne foi,
Dans ma poitrine se promène
L'ombre mystique d'une peine
Plus exigeante qu'on ne croit.

Toutes les anémones pleurent
Lorsque dans le jardin séduit
Par les promesses de la nuit,
Sans adieu, sans bruit, meurt une heure.

Qu'est-ce que mon âme ? un jardin
Où croît et fleurit la souffrance
Bien mieux que l'arbre de la science
Des troubles desseins du Destin.

Il y a une cloche en flammes
Dans mon cœur ! qui entend ses cris
De soleil nu dans un ciel gris
Bourdonnant de rêves infâmes ?

Mon cœur a peur de ses secrets ;

Pourtant, parées d'espoirs infimes,
Peu à peu montent vers l'abîme
Les spirales de ses regrets.

Qu'attends-tu, âme famélique,
Sur le seuil où souffle le vent
De l'autre vie des mécréants ?
Le retour d'un amour unique ?

Les mélancoliques chansons
Des pèlerins longeant le fleuve
Jusqu'à la mer ne semblent neuves
Qu'aux pêcheurs reniant l'horizon !

ROUTES AMBIGUËS

Routes acharnées à mener au fleuve
Auquel se confient des chœurs d'exilés,
Que n'êtes-vous rêves tumultueux
Chéris des voix que le désert enfante !
Que n'êtes-vous flammes nues sans regrets
D'un soleil rayonnant de nostalgie !

Les rues désolées de Jérusalem
En pleurs envieraient votre destinée,
Vous seriez la brume enfin rachetée
De la ville cruelle où gémit Ann
Errant loin de ce pont de la Tamise
Où sa morne errance aurait dû finir.

Que n'êtes-vous l'humble filet mystique
Où se prennent les cœurs qui cherchent Dieu !
Que n'êtes-vous les branches nues d'un arbre
Qui dans l'autre vie abrite des nids !
La sérénité aiderait l'audace
Des âmes cheminant vers l'infini.

FRAGILITÉ D'UNE FAUSSE CONFIANCE

Mon corps délabré me rappelle,
Sans le moindre ménagement,
Que le temps qui fuit ne révèle
Rien des attentes du néant,
Rien des ténèbres éternelles
Que l'âme imagine en tremblant,
Rien de l'autre vie que, fidèle
À sa promesse, un Dieu souffrant
Défend contre l'art du néant.

Obstinés bâtisseurs de temples
Qui adoucissent notre vie,
Nous troublons bien peu le silence
De Dieu, de jour comme de nuit !

Bien misérables sont la science
Et la poésie ! — Par exemple,
Que savons-nous de la durée
Que l'opium dilate ou réduit
Comme il le veut dans notre esprit
Soumis à un tyran fantasque
Qui crée ou dissipe sans loi
D'exorbitantes espérances
Et d'effroyables agonies ?

ATTENTE ENVAHISSANTE

Mystère aveugle et sourd où s'enracinent
Les rêves consolants des pauvres hères
Que les destinées des parias fascinent,
N'es-tu pas ouvert aux âmes des mères
Mortes sans dire adieu à leurs enfants
Et que berce Dieu dans son cœur ardent
Tandis que prie la Madone en pleurant ?

Peur de la mort et peur de l'agonie
Poignent mon cœur. — Douleur ironie
D'un mécréant qui garde l'espérance
D'être sauvé, malgré l'âpre silence
De Celle qui fut source de sa vie,
Peut-être racheté par la souffrance
D'une rédemptrice au cœur nu qui prie !

CHANSON DE NOSTALGIE TRANSFIGURÉE

Tous les temps seront des temps
De commencement mystique
De rêves d'une autre vie.
Des temps pour cueillir
Des chèvrefeuilles toujours fidèles
Aux souvenirs qui leur sont confiés
Par des fécondes nuits
Heureuses
Toujours, toujours.

S'IL FAUT ENCORE UNE FOIS DIRE LA VÉRITÉ

Qu'y avait-il dans ce paysage
Si simple du conte de fées
Où nous nous sommes rencontrés ?

Rien qu'une petite flamme
Galopant le long d'une branche morte ;
Ni tes yeux ni mes yeux ne tiendront la gageure
De ne pas l'oublier ;
La scène sera déserte et nue,
Abandonnée comme la mémoire
De l'orphelin avant
La venue de la Rédemptrice.

Rien qu'une goutte d'eau
Cherchant en vain dans la mer sa place,
Une goutte d'eau imparfaite
Secrètement pour elle seule irisée
Par sa nostalgie enivrante
Du soleil qu'elle n'a jamais vu.

Rien qu'un souffle fuyant dans le feuillage
Du récit d'un vieux ciel
Dépossédé de ses nids.

Seulement en ombre chinoise
Une main, une main nue,

Sur le mur où rôde la faim
D'un pauvre rêve en loques.

Seulement un humble rayon
D'un soleil qui avance à petits pas
Comme le hérisson méditatif
Que nous avons sauvé
De sa trouble imprévoyance.

Ne me reproche pas aujourd'hui
D'être aussi triste que toi ;
Que suis-je de plus qu'un chemin
Tortueux ne menant qu'au silence ?

UNE DESTINÉE PRÉVISIBLE

Une femme dit la bonne aventure,
Pour peu d'argent, dans un coin du marché,
À un enfant, qui l'écoute, étonné :

— « Orphelin, don de la mort à l'été,
Tu seras cruel comme la nature,
Tu souilleras tes doigts de sang des mûres,
Tu feras mourir les rêves des blés.
Résigne-toi, de tes amours impures
Ne naîtront que plaies et cris de damnés ;
Console-toi, le Dieu du pardon jure
Que de ta pauvre âme il aura pitié. »

VOYAGE

Que peut faire vraiment le Créateur
Pour alléger le poids de ces douleurs
Qui stérilement oppressent nos cœurs ?

Je clame en vain du fond de ma souffrance :
« Qu'est devenu le Dieu des espérances,
Autrefois Parole, aujourd'hui silence
Et secret gardé par les apparences ? »

Souffrir, mourir, tout sera dit un jour
Dans la forêt où Yseult et Tristan
Défient le Destin avide de sang,
Qui lie sans recours la mort et l'amour.

Un jour ! quand sera écrit sur la porte
De l'au-delà où m'attend une morte :
« Depuis l'été qui nous a séparés
Tu n'as vécu que pour me retrouver. »
Et ce sera la pure vérité.

L'Adversaire annonce, hilare moqueur :
« La fin des temps ! le Néant est vainqueur ! »

LA RÉUNION DANS LA MORT

Nous entrerons au Jardin des Vivants,
Comme au déclin du jour des ombres sœurs
Aiment appeler l'infini béant,
Par nostalgie du soleil créateur,
Sans renier la Nature un seul instant.

Nous aurons appris des soleils couchants
L'art de réparer ce que rompt le temps !

PRÈS DU DERNIER RIVAGE

Mon âme est un oiseau noir qui n'engendre
Que pleurs et cris que Dieu seul peut entendre.
Bien lentement, hélas ! se révéla
La maladie d'une âme de paria
Que son destin cruel n'épargna pas.

Si profondes sont les plaies infligées
Par mon âme à Celui qui l'a créée !
Vais-je mourir dans ce lit d'hôpital
Avant d'avoir pu réparer le mal ?
Mon art est bien pauvre, et proche est la fin
De toute vie, car le Néant a faim !

Non ! je ne serai pas abandonné
Par le Dieu de pardon et de pitié
Que ma rédemptrice aura su prier
Mieux que son poète au cœur embrumé !

SANS OMBRE

De deux choses l'une :
Larmes de crocodile
Ou lame de couteau qui brille
Plantée dans le cœur d'un rêve.

Jouer dans ce jardin est difficile
Même pour un orphelin.
Il faut un masque simple,
Un loup, rien qu'un loup sur le rêve
De l'enfant qui contemple la lune.

Parler une dernière fois
Face à face avec la fenêtre
Ouvrte de la chambre où Dieu voit paraître
L'aube d'une nouvelle vie
Appelée par la voix du désert
Où l'enfant errera en paria !

Il naît dans l'âme de la lune
Une romance d'oubli.

Que de temps il faut pour apprendre
À voir une âme sous la cendre
D'un rêve éteint qui malgré sa violence
N'a pas su émouvoir le Destin !

Qu'y a-t-il de plus fort,
Dans l'annonce d'une naissance,
Que le cri déguisé de la Mort
Qui, au service du Mal
Court d'hôpital en hôpital ?

SOURCE D'UN SOUVENIR DE PLUS TARD

Une pierre jetée dans mon cœur laisse
Des cercles sur le sang parler pour elle
Et révéler l'angoissante question :
Que Dieu peut-il donner réellement,
Dans son vieux ciel, aux âmes repentantes ?
Son pardon rayonnant rend-il aux âmes
L'abîme de la chair et le soleil,
La vie, feu dont l'ardeur fait oublier
Les au-delà ouverts sur le néant ?

Question cachée dans les replis secrets
D'une tenace et douloureuse attente
D'une autre vie pour toujours libérée
De toute douleur de l'âme ou du corps !

Quel mystère en elle enferme une pierre !
Ne me dis rien, vieux cœur qui va s'éteindre.
Ma Mélisande est morte, et les ténèbres
De son agonie tombent sur mes yeux.

RÉVÉLATION D'UNE VÉRITÉ TARDIVEMENT RECONNUE

Dans cet hôpital où rôde la mort,
Pourquoi te le cacher, ta maladie,
Hélas ! doit enfanter ton agonie ;
L'amour de la vie n'est pas le plus fort !

Ne te débats pas dans les bras de Dieu !
Ton destin d'orphelin est de mourir
En été, seul avec tes souvenirs
De rêves qui t'ont fui sans dire adieu.

Imagine, pourtant, qu'une infirmière
Assise à ton chevet te prend la main
Et trouve dans tes yeux une prière
Qui te fera oublier tes chagrins.

Ce n'est pas là une illusion cruelle
Que ton cœur déçu perdrait sans recours ;
L'aube créée par le cœur est réelle
Et enfante vraiment un nouveau jour !

CE QUE LE PRISONNIER ATTEND IMPATIEMMENT

Non l'oubli, non le silence
De la mémoire apaisée,
Non la lumière d'un baiser
Du Créateur sur les paupières closes,
Non le bercement enivrant
Dans les bras d'une houle
Fille de l'océan,
Non l'engloutissement
Dans l'au-delà du chant des sirènes,
Non même l'abolition
De la conscience de vivre,
Seulement, seulement, seulement,
Dans le murmure de son sang
La Promesse ardente
De la venue de sa rédemptrice.

PASSION SANS APPRENTISSAGE

Un vent vif de folie assoiffée
Emporte sans que tu t'en aperçoives
Les vœux épars dans mes dernières tentatives.
Mon sang a peu de temps pour prouver
Son acharnement à demander au Créateur
Ce qu'il y aura après la fin
De cette agonie, ma vie. L'éternelle douleur
De mon âme, ou son cheminement
Vers le néant
Jusqu'à la fin des temps ?

DÉFAITE SANS SURPRISE

Souffrir et ne plus rien attendre
Que plus de souffrance et la mort
— La mort, dame au regard si tendre ! —
C'est l'avenir que les remords
Font voir à mon cœur dans la cendre,
Triste comme le vent du nord,
De feus que mes rêves n'engendrent
Que lorsque ma raison s'endort !

Hélas ! la raison s'endort vite
Lorsque le cœur, las d'être nu
Devant l'infini inconnu,
Cède à la crainte qui l'habite
Depuis l'origine des temps,
Malgré les fastueux serments
D'un Dieu infiniment clément !
L'Écriture a beau être claire,
Rien ne peut vraiment satisfaire
Les descendants d'Ève et Adam !

ÂCRE NUDITÉ

Elle a cru pouvoir contenter la chair
Sans l'aide de l'oubli, sans sacrifice, —
C'était trop tard ! les ténèbres s'ouvrirent
Sur la nudité d'une âme impatiente,
Et s'établit un douloureux silence.

Elle a cru pouvoir inviter la mort
En robe d'or dans la ronde mystique
Qui célèbre le don de l'autre vie, —
C'était trop tard ! des trompettes lointaines
Clamaient que l'inconnu est sans mesure.

Elle a cru pouvoir obtenir des ombres
De notre sang un serment vénérable
Comme les serments antiques de Dieu, —
Voilà que la nuit nous prend dans ses branches
Toujours en deuil de la neige ou des nids !

LA JUSTE VOIE

Tu as ouvert tant de chemins aux ombres
Abandonnées dans les déserts du sang !
Pourquoi te reprocher l'avenir sombre
D'une rêverie affamée de temps ?

C'est vrai qu'un cœur solitaire est décombré
D'une espérance, et que sa vie encombre
La terre où Dieu se fit buisson ardent,
Mais rassure-toi, prie, cœur impatient,
Dieu te fera voir des signes sans nombre
De l'autre vie, promise aux cœurs confiants.

NEIGE SECOURABLE (UNE FANTAISIE MÉDIÉVALE)

Nous méfiant des rêves pervers
Que sait inspirer l'Adversaire
À la neige, comme nous fière,
Peut-être étions-nous venus faire
Secrètement quelque prière ;
Ce que dit la neige n'est clair
Ni pour l'esprit ni pour la chair !

Que d'aveux dans le cimetière !
Silence des âmes amères
Qui errent au cœur de l'hiver,
Vaine pitié d'un ciel de fer,
Pleurs de la Madone aux yeux pers !

Mais entrés dans cette demeure
Où toutes les illusions meurent,
Nous ne vîmes que nos remords
Dans le regard froid de la mort.

Nos mains caressèrent la pierre
Nue d'une tombe imaginaire,
Et la neige devint la sœur
De notre rêve rédempteur !

CRÉPUSCULE FÉCOND

Les trois étoiles nécessaires
Parurent dans le ciel austère,
Et toutes les fleurs se penchèrent
Sur un amour imaginaire.

Un murmure d'envie passa
Dans le cœur sombre d'un paria,
Comme un signe de l'au-delà
Quand, apaisée, l'âme s'en va.

Comme est pauvre et désespérante
Celle qu'on dit réalité
Dans un monde où les humains tentent,
Ignorant le Dieu de pitié,
De vivre sans nourrir l'attente
De leur cœur, de rêve affamé !

CHANSON D'ÉQUINOXE

Les yeux malicieux
Qui savent se taire
Ont le don de plaire
Aux pécheurs soucieux.

Le pardon de Dieu,
Cœur sombre et sincère,
Est un grand mystère
D'un monde très vieux.

D'une blanche pierre
Marquez le ciel bleu
Où pâlit l'aveu
D'une lune fière.

Les rêves du lierre
Sont souvent le lieu
Où s'éteint le feu
De pensées amères.

Neiges printanières,
Soleils malheureux,
Mon cœur vous préfère
Aux joies que chimères
Et songes fiévreux
Offrent à la terre.

D'AUBE EN AUBE PLUS CERTAIN

La Promesse de Dieu est lente
À consoler mon âme lasse.
Nostalgie, source pétrifiante,
Comme j'ai peur de ton audace !

Parmi les ombres transparentes
D'une mystérieuse autre vie
Errent des souvenirs que hantent
De douloureuses rêveries.

Les yeux profonds de mes chimères
Ont-ils cru voir abandonnée
Dans les nuits l'âme d'une mère
Pleurant des entraves brisées ?

MYSTÈRE DES NOCES DE L'AVENIR ET DE LA MALADIE

Mon souffle court me rappelle
Que je vais bientôt mourir.

Mais je ne sais si mon âme de rebelle
Cessera de souffrir.
Dire que je mourrai fidèle
À mon secret amour
En vers timidement teintés d'humour ?
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.
Au pauvre vieux Polichinelle
Le Destin joue un de ses tours.

Et Dieu ? — Il tiendra sa promesse éternelle :
Il accueillera mon âme immortelle
Dans sa Jérusalem Nouvelle, —
Si ma rédemptrice est réelle.

MÉDITATION NOSTALGIQUE

Toi qui fus lait de lumière exigeante
Jaillissant d'une source en vain violente
Longtemps cherchée par une âme souffrante,

Toi qui as la vertu de la pâleur
Mystique apaisant toute nuit du cœur,
De quelle vérité es-tu la sœur ?

Le soleil, qui te cherche à l'occident,
Ne peut être autant que moi impatient
De découvrir les secrets de ton sang !

Car ton sang ressemble à la vérité
Qu'entrevoit le pécheur abandonné
À son cœur rempli d'amère pitié !

CE QU'ON ENTEND EN ÉCOUTANT
DES RÉCIFS SANS HUMOUR

L'imaginaire rhapsodie
Des récifs contant les naufrages
Qui auraient endeuillé le Ciel,
Les naufrages des nefes d'antan
Des pirates sans repentir,
Pirates de toutes les sortes
S'emparant des cœurs affligés
Qui croient voguer vers de nouveaux
Rêves qui les consoleraient.

PETITE CHANSON POUR TRAVERSER LE DÉSERT

Nous partagerons tous les dons,
Si petits soient-ils, de la mort,
Quand nous arriverons au port
Où, libérés de leurs passions,
Se séparent l'âme et le corps.

Dieu, qui l'a promis, est fidèle
Aux âmes qu'il a engendrées,
Et les fautes originelles
D'Ève et Adam sont pardonnées
Car la Pitié est immortelle !

SUR UNE RIVE OBSCURE ET SOLITAIRE

Le fleuve aveugle où s'abîme des rêves
M'entraîne vers la mer sans horizon
Dont le ciel est hanté par l'albatros
Au vol de mystère et de sacrifice.

L'un et l'autre seuls dans un monde hostile
Nous avons subi les renoncements
De nos cœurs las de ne trouver en eux
Ni obscure foi ni claire espérance.

Comment n'ai-je pas vu la perfidie
De nos destins dans les yeux de l'été
Avant d'être pris dans le tourbillon
Où mon âme angoissée vainement crie ?

J'entends maintenant mon sang me promettre
Que tu viendras, réincarnée, bientôt,
Souffrir, prier, oublier dans mes bras.
Révélation ? ou précaire délire ?

D'UN RÊVEUR, AVIDE MAIS RÉALISTE, À SA RÊVEUSE

Ce sera la saison des rives brumeuses
Et des promesses audacieuses.
Il y aura une île aussi savante
En art d'oublier qu'une étoile filante,
Et l'horizon d'un vieil avenir
Aidera nos cœurs à la découvrir.

Nous aurons trouvé nos désirs capables
D'ouvrir la prison de nos âmes coupables,
Et dans un ciel longtemps désert
Nous verrons des oiseaux de mer
Célébrer un nouveau rivage vert.

À quoi bon nous mentir quand Dieu nous entend ?
Nous comprendrons tous deux que dans notre sang
Des ombres fuient des rêves violents ;
Nous aurons à panser ensemble des plaies
Qui depuis des années saignaient, saignaient.

Nous aurons appris à souffrir
Pour deux lorsqu'il faut souffrir,
Et nous espérons mourir
Ensemble, puisqu'il faut mourir.

Est-ce trop attendre du Destin
Dont nul ne connaît les chemins ?

BON VISAGE À MAUVAIS JEU ?

Avant de quitter la scène,
Son masque à la main, une comédienne
Nouvelle fait sa révérence.
Mon âme brûle du désir
De rompre son silence
Et de crier, sans cesser d'applaudir :

« À quoi reconnaîtrai-je le vertige
De l'âme dévisageant
L'Ange de la Mort murmurant :
« Prépare-toi, voici venu
Le moment
Du voyage vers l'inconnu ! »
Révèle-le moi, étrangère
Qui ressemble tant à ma mère ! »

BERCEUSE SECRÈTE DE SOLSTICE D'HIVER

Un jour, pour tenter d'oublier
Un peu notre horreur de décliner
Et de savoir que nous devons mourir,
Nous devons nous contenter
D'essayer de susciter
Les fantômes des plaisirs
Que notre chair put nous offrir.
Notre amour est peut-être sorcier.

D'OÙ JE POUVAIS VOIR
TON ÂME SCINTILLER

Tome 3

Prédiction raisonnable devant la montagne	9
Témoignage fécond	10
Que sais-je ?	11
Avenir hanté	12
Personnages familiers	14
Fermer les yeux n'empêche pas de savoir	15
Raisons d'une résignation	16
Sœurs de lait sont la fable et la science	18
Deux renégats qui pourraient se repentir	19
Qu'y peut faire la charité ?	20
La nécessité dévoilée	22
Un soir d'orage	23
Courte méditation d'un mécréant mal-aimé	24
Question béante	25
Preuves	26
Un aperçu du goût du doute	27
Avant d'arriver au dernier seuil	28
Maison enchantée	29
Celle qu'on n'apprivoise pas et qu'on ne peut pas oublier	30
Conscience de l'opacité de la durée	31
Un peu de bon sens	32
Quelques mots sur le suicide et l'euthanasie	33
Nostalgie déçue	34
Devant un hiver au regard sévère	35
Témérement imaginé à deux	36
Chanson d'une dame de France	37
Troublante présence constante	38
L'avenir des amants lucides	40
Comme toujours, malgré tout	43

Tragédie dans un jardin sans mur de scène	44
Plaintes sans ornements de Polichinelle	45
Après-midi d'un jour du début de l'été	46
Art poétique de Polichinelle ? Non ! Aveu, peut-être utile	47
Les dons mystérieux d'une rédemptrice	48
Invocation à la lune des poètes solitaires	49
Dit aux fleurs coupées du quai aux fleurs	50
Une femme sans enfant dans le jardin	51
Un jour de l'hiver dans la forêt des souvenirs	52
Un poète malade à son cœur	53
Œuvres d'ombres	54
Hiver hanté	56
En pensant à <i>la Vallée des Ossements</i>	57
Aube d'angoisse	58
La mort du mauvais orphelin	59
D'un vieux poète à sa mélancolie	60
Un soleil d'hiver aux poètes	61
Un effet du besoin de réparer	62
À l'orpheline idéale	63
Confidence écoutée patiemment par un soleil couchant	64
Chanson du nuage confident d'un poète malheureux	65
Véléda	66
Bonté mystique	67
Un sacrifice éternel	68
Sur la Place de l'Ombre Incandescente	69
Poussières et vent d'été	70
Sous un ciel dur	72
Lettre ouverte	73
Elle et lui séparés	74
La Mer et la Nuit	76
Ce qu'aurait pu dire la marchande	77
Mystère de la prédestination	78
Un soir de solitude à deux	79

Cousu de ficelle noire	80
Passion	81
Une nuit de peur sans bonne raison	82
Jeux d'ombres et de lumières	83
Madrigal banal	84
L'un comme l'autre	85
Apparition au crépuscule	86
Le prix à payer	89
Aveu	90
Maxime	91
Après avoir détaché une barque peut-être inutile	92
Neige au visage changeant	93
Chanson pour le dernier jour de toutes les semaines	94
L'au-delà de cette vie, dans un rêve	95
Chemin ardent	96
Routes ambiguës	98
Fragilité d'une fausse confiance	99
Attente envahissante	100
Chanson de nostalgie transfigurée	101
S'il faut encore une fois dire la vérité	102
Une destinée prévisible	104
Voyage	105
La réunion dans la mort	106
Près du dernier rivage	107
Sans ombre	108
Source d'un souvenir de plus tard	110
Révélation d'une vérité tardivement reconnue	111
Ce que le prisonnier attend impatiemment	112
Passion sans apprentissage	113
Défaite sans surprise	114
Âcre nudité	115
La juste voie	116
Neige secourable (une fantaisie médiévale)	117

Crépuscule fécond	118
Chanson d'équinoxe	119
D'aube en aube plus certain	120
Mystère des noces de l'avenir et de la maladie	121
Méditation nostalgique	122
Ce qu'on entend en écoutant des récifs sans humour	123
Petite chanson pour traverser le désert	124
Sur une rive obscure et solitaire	125
D'un rêveur, avide mais réaliste, à sa rêveuse	126
Bon visage à mauvais jeu ?	127
Berceuse secrète de solstice d'hiver	128

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets et 36 chansons nouvelles
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)
Sur les rives d'une attente au regard impénétrable
D'où je pouvais voir ton âme scintiller (3 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2016

Imprimé en France